

AKTUELL

CANNABIS

Enfumés

Luc Caregari

Le cannabis crée à nouveau la polémique au grand-duché. Tandis que Jean Colombera tente de faire avancer sa cause par des moyens discutables, le ministre de la santé se complaît dans l'inflexibilité.

Le face-à-face à la chambre des députés cette semaine entre Jean Colombera et Mars Di Bartolomeo était attendu et n'a pas déçu. Du moins pour celles et ceux qui aiment le spectacle en politique, car aucun des deux n'a vraiment touché le fond de la thématique complexe que représenterait un adoucissement de la législation répressive sur tout ce qui a à voir de loin ou de près avec le cannabis.

Après les polémiques des dernières semaines, avec la fouille des bureaux du médecin et député ADP Jean Colombera et une démonstration de ses patient-e-s devant le ministère de la santé, auxquelles avaient précé-

dé plusieurs questions parlementaires de Colombera, Mars Di Bartolomeo aurait pu mettre les points sur les « i », mais a raté cette occasion.

Mais avant d'entrer dans la polémique, il faut bien différencier deux choses : le mouvement de légalisation du cannabis en tant que drogue, qui - somme toute - reste très marginal au Luxembourg et celui qui veut au moins obtenir une légalisation du cannabis, plus précisément de ses ingrédients, au niveau médical. Que le cannabis puisse constituer une alternative à des médicaments plus forts et comportant plus de risques d'effets indésirables dans beaucoup de pathologies est un fait que les scientifiques prouvent depuis des années. Par exemple, pour les patient-e-s atteint-e-s d'un cancer, les médicaments comportant une faible dose de THC (la substance responsable des effets psycho-actifs et donc stupéfiants),

peuvent les aider à retrouver l'appétit après une chimiothérapie. Dans la recherche sur le cancer toujours, des scientifiques allemands et français sont en train de prouver qu'une autre substance, le cannabidiol, peut même faire regresser les cellules cancéreuses et empêcher la formation de métastases.

Dans le domaine des maladies psychiques, les effets du cannabis sont plus contrariés et on ne peut pas savoir s'il empire les choses ou au contraire aide les patient-e-s psychotiques.

Pourtant, cela ne veut pas dire que les agissements du docteur Colombera sont la voie à suivre. Le reproche de Mars Di Bartolomeo à son adresse, celui d'avoir prescrit des médicaments à base de cannabinoïdes selon des méthodes non-scientifiques et manquant de sérieux est peut-être le seul qui tienne. Car, la discussion autour de cette substance hautement intéressante devrait se faire sans polémique et sur un double terrain : scientifique et judiciaire. Car, là où le ministre de la santé a tout faux, c'est quand il prétend à la tribune de la chambre qu'« aucun pays européen - même pas les Pays-Bas - ne recon-

naissent le cannabis comme médicament ». Reste à savoir où le docteur Colombera s'est procuré les médicaments pour ses patient-e-s, s'ils n'existent pas, comme le soutient Di Bartolomeo ? Le fait est qu'au moins trois médicaments existent qui comportent soit des substances présentes dans la plante ou des substances synthétisées sont sur le marché.

Et l'on se demande pourquoi le ministre reste tellement inflexible. Deux pistes sont ouvertes : le contexte politique difficile dans lequel se trouve Di Bartolomeo avec les médecins sur les barricades contre sa réforme du système de santé, l'a peut-être rendu un peu trop vigilant. En d'autres mots, il n'a pas voulu prendre le risque de se faire traiter de hippie à un moment où déjà sa vie politique est sous tension. L'autre serait celle d'une pression de l'industrie pharmaceutique. En effet, cette dernière ne voit pas d'un bon oeil le développement d'alternatives à ses bombes chimiques qui resteront d'usage tant que les législateurs européens restent inflexibles. En tout cas, il a tout fait pour ne pas faire avancer une discussion qui aura lieu de toute façon, avec ou sans lui.

NATO-STRATEGIE

Namsa ja, Nukes nein

Raymond Klein

Erneuern statt abschaffen, nach diesem Motto gibt sich die Nato eine neue Strategie. Ungewohnt kritisch äußerten sich die luxemburgischen Abgeordneten zu den Plänen des Militärbündnisses.

„Die Präsenz der Namsa in Luxemburg ist uns wirklich wertvoll“, versicherte Armeeminister Jean-Marie Halsdorf am vergangenen Mittwoch bei der Chamber-Debatte über die neue Nato-Strategie. Trotz der auf Bündnis-Ebene geplanten Einsparungen wünsche die Regierung den Erhalt des Standortes, nicht nur als Wirtschaftsfaktor, sondern auch als „konkrete Illustration unserer Verbundenheit mit der Nato“.

Weniger devot klangen die Ausführungen seines Kollegen Jean Asselborn: Es reiche nicht, wenn in Sachen Abrüstung die Nato ihre Atombomben behalten wolle, so lange die Welt nicht nuklearwaffenfrei sei. Der Außenminister plädierte dafür, das Ziel einer größtmöglichen nuklearen und konventionellen Abrüstung in das Strategiepapier aufzunehmen.

Insbesondere müsse das eine Folge des geplanten Raketenabwehrsystems sein. Ziel sei es, die Atomwaffen ganz aus der Welt zu schaffen, denn mit dem so gesparten Geld lasse sich eine bessere Konfliktprävention betreiben als mit Sprengköpfen.

Der Entwurf für die neue Nato-Strategie, über die im November endgültig entschieden werden soll, sieht vor, dass das Bündnis künftig auch Aufgaben wie zivile und politische Prävention, Stabilisierung und Entwicklungshilfe weltweit wahrnehmen soll. Auch hier meldeten LSAP, Grüne und CSV Kritik an: Die Nato solle dies anderen internationalen Organisationen und den NGOs überlassen und sich auf den militärischen Bereich konzentrieren. Es fiel allerdings auf, dass sich die CSV in diesen Punkten zurückhaltender äußerte als die Sozialisten. Insbesondere der LSAP-Abgeordnete Ben Fayot, bisher eher unkritisch in Sachen Militärpolitik, warnte vor einer Ausweitung der Bündnis-Aufgaben: „Die Nato darf nicht weiter den Polizei-Rambo spielen, wie zum Beispiel im Irak, und

Militärinterventionen benötigen ein Uno-Mandat.“

Demgegenüber wurden die Pläne für das Raketenabwehrsystem vor allem von den Oppositionsparteien DP und Déi Gréng kritisiert: „Wenn der Nato-Generalsekretär behauptet, das koste nur 200 Millionen Dollar, dann hält er uns zum Narren“, wetterte Felix Braz. Wie Xavier Bettel und Ben Fayot wollte er von der Regierung wissen, wie viel das für Luxemburg kosten werde. Doch Jean Asselborn gab sich zugeknöpft: „Zuerst wird über das Prinzip einer Raketenabwehr entschieden und dann erst über die technische Umsetzung diskutiert.“ Luxemburg könne nicht als einziges Land Nein sagen.

Die bemerkenswerte Nato-Skepsis der großen Parteien toppte der Déi-Lénk-Abgeordnete André Hoffmann, indem er die Auflösung des Bündnisses forderte. Angesichts der Art, wie die Nato immer wieder UN-Charta und Demokratie mit Füßen getreten habe, bereite ihm die Ausweitung ihrer Aufgaben größte Sorgen.

Ob diese Sorgen berechtigt sind, sei dahingestellt. Nach Einschätzung des linken Publizisten Rainer Rupp, als ehemaliger Spion „Topas“ sicherlich ein Nato-Experte, „treffen hinter der Kulisse der Einigkeit die divergierenden nationalen Interessen der Nato-Mitgliedsländer knallhart aufeinander“. Deshalb werde das Bündnis „als

strategisches Konzept nur eine Maus gebären“.

Vergleicht man die derzeit zur Debatte stehenden „Ausweitungen“ mit dem, was der US-Sicherheitsberater Zbigniew Brzezinski vor einem Jahr vorgeschlagen hatte, so kann man nur zustimmen. Der Experte empfahl unter anderem, den Nato-Bündnisfall, bei dem alle Mitglieder zur Hilfe verpflichtet sind, so zu definieren, dass nicht einzelne Länder Entscheidungen blockieren oder sich drücken könnten. Dieses Eisen erwies sich als viel zu heiß, und wird von der Strategie-Neufassung nicht angerührt. Auch von Brzezinskis Idee eines weltumspannenden Netzes von Partnerschaften zwischen der Nato und anderen Bündnissen, um so die westliche Hegemonie abzusichern, ist außer der Zielvorgabe einer Partnerschaft mit Russland kaum etwas übriggeblieben - zu verschieden sind die Sichtweisen der Mitgliedstaaten.

Die gute Nachricht lautet also: Die Nato ist weit davon entfernt, ihr geografisches und politisches Mandat so auszuweiten, dass sie zu einer von Washington gelenkten Schatten-Uno würde. Und die schlechte: Indem sie auf ihre politische Rolle pocht und ihre Interventionsmöglichkeiten ausbaut, steht sie weiterhin einem Friedensprojekt auf Uno-Ebene im Weg.